

Ce que le monde attend d'Obama

JEAN DANIEL

LE NOUVEL OBSERVATEUR, n. 2296, 6.11.08

Avec l'ivresse de la victoire, c'est aussi le grand soulagement. En même temps que la fête, c'est la grande délivrance. La fête parce que l'on ne dit pas seulement que c'est l'Amérique qui change, mais que c'est le monde qui va changer. Qui a déjà changé, en fait, puisque le plus impopulaire des présidents de l'histoire des Etats-Unis a été chassé et que ses partisans ont mordu la poussière. Bush, de toute façon, ne pouvait pas rester, mais il a empoisonné lentement et sûrement son pays. La délivrance, parce que les meilleurs prévisionnistes avaient redouté un réflexe raciste du dernier moment, cette ultime seconde où, dans l'isolement, quelque chose vous dit que vous n'allez tout de même pas voter pour un Noir. Eh bien, voilà : non seulement une femme a été toute proche de la victoire - et c'est Hillary Clinton -, mais encore c'est un métis qui l'a emporté. On avait donc l'oeil fixé sur la Virginie, la Pennsylvanie et la Floride, traditionnellement républicaines. Tout ce qui a été fait pour que ces Etats basculent relève du prodige, même s'il a fallu, pour tâcher de l'emporter, promettre beaucoup aux électeurs.

Mais enfin, depuis le mardi 4 novembre à 19 heures, nous avons aux Etats-Unis, à la tête du pays le plus puissant du monde, un président métis, issu de plusieurs civilisations, de plusieurs cultures. C'est-à-dire que la nation américaine accepte officiellement ce qu'elle était devenue et qu'elle se cachait à elle-même : la nation la plus multiculturelle, multiraciale et multimétissée. Ce que l'on a appelé pendant des générations l'Amérique profonde avait disparu, au moins depuis deux générations, alors qu'elle se croyait toujours dominée par le modèle

WASP (White Anglo-Saxon Protestant). Barack Obama a sans doute tous les mérites et peut-être même une part de génie. Mais sa vraie victoire, il ne l'a pas remportée contre John McCain, si prestigieux qu'ait été le passé de ce dernier, mais contre Hillary Clinton. Et Dieu sait si, en ce moment, nombre d'éminents démocrates dans tous les postes de responsabilité pleurent sur l'éviction de la première femme candidate.

Il n'y a eu nulle part de campagne haineuse ni même seulement vindicative contre John McCain, authentique héros de la guerre du Vietnam. L'éphémère succès populaire d'une Sarah Palin est venu de ce qu'elle exprimait admirablement les sentiments et les préjugés de l'Amérique profonde de jadis. Le bonheur, pour une femme, de rester chez elle et de fonder une famille, l'horreur de l'avortement, le respect quotidien de Dieu et de la patrie, l'acceptation d'une sécurité sociale qui ne bénéficie pas aux sans-travail (donc sans mérite), on n'en finirait pas de dresser la liste de tout ce que l'on appelle les préjugés mais qui ont tout de même constitué une certaine homogénéité américaine.

Reste les funestes et parfois dramatiques perspectives de la crise, qui modèrent sérieusement, dans toutes les conversations, le sentiment pur de la victoire. Tout reste à faire, rien n'est gagné. Mais décidément, et dans le malheur, c'est une nation rassemblée, rajeunie et politisée qui prend en main son destin. Rarement, disait un écrivain dans la «New York Review of Books», on aura vu une expression aussi massive et aussi spontanée de civisme depuis le 11 septembre 2001.

Peu à peu, tous ceux qui ont contribué à la victoire du candidat démocrate révèlent la façon dont a fonctionné la «machine Obama», avec ses deux directeurs, David Axelrod et David Plouffe, animant une

armée de plusieurs dizaines de milliers de jeunes bénévoles enthousiastes. Philippe Boulet-Gercourt avait déjà donné une idée de cette organisation il y a plusieurs semaines. Mais il est vrai que ceux qui m'en parlent ici à New York, où je suis venu comme à chaque élection présidentielle, me laissent pantois lorsqu'ils me racontent comment ils ont abandonné leurs activités habituelles pour se lancer dans la campagne. On savait de Barack Obama qu'il était l'admirable orateur du discours de Philadelphie sur le racisme, mais on découvre que son flegme, son esprit pratique, son sens de l'organisation, sa froideur mathématique sont au même niveau que ses qualités morales.

On sait bien qu'il n'y aura pas et qu'il ne saurait y avoir de miracle. Sans doute prête-t-on à Obama l'intention d'associer un certain nombre de nations responsables, aux côtés des Etats-Unis et à égalité, à de futures négociations avec les Iraniens, les Irakiens, les talibans, les Syriens, le Hamas, le Hezbollah et Israël. Des contacts ont déjà eu lieu par l'intermédiaire de la Turquie, mais aussi de l'Inde et du Pakistan, de la Chine et de la Russie. Sans doute les hypothèses bien trop optimistes que l'on prête à Barack Obama seraient-elles plus convaincantes si l'on ne nous menaçait de voir apparaître, pour succéder à Condoleezza Rice, un grand expert du Proche et du Moyen-Orient, M. Dennis Ross, dont les échecs passés ont été dramatiques.

A tous ceux qui répètent que les vrais problèmes vont commencer à la minute même où Obama sera consacré président, et qui pensent à la possibilité d'un attentat, je réponds que rien ne pourra effacer le fait qu'une majorité d'Américains se soient donné officiellement, légalement et solennellement un président dont l'élection vient laver au regard de l'histoire le péché que l'on croyait ineffaçable de l'esclavage.

Pour ma part, je lirai désormais avec plus de circonspection encore que d'ordinaire les érudites et massives études de certains universitaires européens sur la tradition atlantiste de la France et de l'Europe... ou, plus souvent, sur leur prétendue tradition antiaméricaine. Nous croyons savoir, ce qu'il y a de suspect dans nos sentiments à l'égard des Etats-Unis, mais nous ignorons presque tout des changements prodigieux qui ont lieu dans le premier pays du monde. Il n'y a en réalité qu'une seule tradition aux Etats-Unis, celle du changement, comme le soulignent dans leurs brillants essais Sylvie Laurent et Denis Lacorne.

Cédons à la facilité et utilisons, pour qualifier ce qui s'est passé mardi dernier, le qualificatif d'historique. Aussi bouleversante que menace d'être la crise financière, on peut dire que le changement que viennent de connaître les Etats-Unis est sans commune mesure avec tout ce que nous avons déjà connu.